

DU DEUXIÈME JOUR

d'un bonbon

Charles Martel lui aurait satiné le chemin vers Notre Dame et l'histoire de France, de Navarre et d'Afrique du Nord en aurait été changée. Par quel héros nouveau remplacer Monsieur de Turenne qui a défini ainsi le courage : «Tremble carcasse, tremble mais tu trembleras davantage quand tu sauras où je vais te conduire», j'optais résolument pour Abbes Laghrour. Son adresse au général Parlange autorisait mon choix : «Général, l'ère des sidi est révolue. J'attends de pied ferme tes bataillons.» J'étais fâché de ne pas trouver de pendant algérien au cardinal de Richelieu, hiératique dans sa robe rouge de prélat, promettant la mâle mort aux Rochelais affamés. Nos mollahs du cru n'en avaient ni l'envergure ni la prestance et la tunique rouge sang qui a fait leur triste gloire, ils ne l'endosseront que bien plus tard. J'ai regretté mes larmes versées à Waterloo lorsque «la garde impériale courbée sous la mitraille anglaise entra dans la fournaise». Ma peine désormais s'exprimait à la lecture des titres de *la Dépêche de Constantine* et de *l'Est algérien* : «200 rebelles mis hors d'état de nuire dans les Aurès»... Je n'étais plus très fier des anciens combattants de la grande guerre que je croisais dans les rues de Batna et qui ressemblaient, par la bedaine et les moustaches, à Joffre d'Epinal, lorsqu'ils paraient derrière des caïds chamarrés de breloques tels des Atamans cosaques. Dans les jours suivants de mon nouveau monde, toutes les histoires françaises commencèrent à vaciller sur le socle où les avait placées *l'Histoire de France* des

Editions Nathan, racontée en noir et blanc à l'indigène. Mes pages algériennes hier vides, terriblement vides, d'us civilisés, de coutumes policées et d'exploits légendaires, à l'issue de mes quêtes alentour, commencèrent à se couvrir d'actes rapportés par ces troubadours dont la fonction est de mettre l'évènement le plus improbable sur le podium de la légende. J'ai écrit le récit de la grande bataille de Djurf comme je l'ai entendue raconter par ces saltimbanques itinérants qui frappent sur leurs tambours pour rameuter le chaland. De plus en plus subversif, je trouvais un certain air de famille entre la déclaration du 1^{er} Novembre et celle des droits de l'homme et du citoyen. Les premiers camps d'hébergement qui accueillirent mon père et ses amis, et les «T6» qui écrasaient les mechtas de l'Aurès, scellèrent définitivement le sort de la colonisation positive et effacèrent, une fois pour toutes, de ma galerie de portraits, les images fabriquées dans la bonne ville d'Epinal. La leçon de choses racontée aux Auressiens par la légion et les Tabors fut plus féroce quand Ben Boulaïd fit un pied de nez à l'imposante muraille de la citadelle du Coudiat. Ce matin-là, la brise montagnarde, née sur les sommets de Kimmel, souffla légère, voluptueuse sur Batna réveillée par l'incroyable nouvelle. Les gens s'embrassaient dans les rues, sans éprouver le besoin de commenter l'évènement. L'émotion nouait les gorges et paralysait les langues. Des youyoues stridents fusaient crescendo. Le vieil homme à l'égal offrait gratis aux enfants les caramels Krema. «Krema... Krema... Goûter aujourd-

d'hui la douceur batnéenne !» Il parlait bien sûr de l'autre douceur. Dans le palais émoussillé, le sucre aromatisé et la nouvelle, pur sucre, mélangée, imprégnaient lentement les muqueuses. Le mollet de Ben Boulaïd était plus élastique et plus robuste que ceux d'Alain Mimoun et de Fausto Coppi réunis. Ils ne le rattrapèrent pas. Le timbre de la voix de Gloria Lasso, la très belle, me sembla moins cristallin que celui d'une amie de ma mère qui, pour glorifier l'évasion du siècle, entonna dans notre salon «*hizb e thouar allah youssar*». Dans la cour, chez nous, ce matin-là, un cuivre sonore exprimait, sous la main alerte de ma sœur, l'arôme velouté des cinq épices. J'ai jeté, en passant, dans le pilon fou, ma compassion pour Vercingétorix et mon admiration pour le grand petit Corse. Le carillon de l'ustensile en devint plus guilleret.

La vindicte du chaman

Puis, un jour, l'horloge des mes émerveillements a affiché le mot «indépendance». Le mot seulement. Guettée au sortir du sous bois par un alien aux dents draculesques, la magie a avorté. Mon père y croyait quand même. Il fit le chemin que suivit jadis Marco Polo. Il se rendit en Chine. Nos dépôts à Batna proposèrent la fine fleur du savoir-faire des fils du ciel. C'était l'époque où les importateurs pensaient d'abord à l'Algérie. L'incendie qui ravagea nos magasins, les anciens s'en souviennent encore. Tout brûla par la vindicte du chaman. «Nous les enverrons au hammam.» Mon père, je me souviens de son profil de médaille rougie par les reflets

de l'incendie qui consumait le fruit de son labeur, nous a dit – mes frères Nadir et Hakim étaient à mes côtés : «Si vous voyez l'œuvre de toute une vie détruite en un seul jour et, sans dire un seul mot, vous mettre à reconstruire, vous serez des Hommes mes fils.» Connaisait-il Kipling qui parla à peu près en ces termes ? Je l'ignore. Le lendemain du malheur, le malheur a toujours, hélas, un lendemain, nous étions dans le champ de ruines où montaient encore, çà et là, des fumerolles ardentes. Des badauds impudiques venaient au spectacle. Mon père nous dit encore : «Quand la fatalité vous mettra face à vous-même, agissez toujours avec courage !» Et la fatalité, encore plus terrible que l'incendie que nous venions de subir, ne tarda pas à venir frapper à notre porte. Elle portait un visage et un nom. Le deuxième commandement de mon père nous conduisit, la conscience en paix, jusqu'aux bouts des fins dernières.

J'ai parlé plus haut du jour où la fatalité est venue frapper à notre porte. Je promets d'en dire d'avantage une prochaine fois. Ce sera une autre page de l'histoire de mon pays que j'évoquerai. Elle n'est, hélas, ni très romantique ni très belle, comme le sont devenues toutes les sagas algériennes depuis que les actes authentiques de l'histoire ont été modifiés par des codicilles faussaires. Je viens de jeter un regard rapide sur la une des journaux : corruption et pillage. Vieux réflexe, vite un caramel ! Terrible, l'arôme incomparable d'antan exhale soudain, dans tout mon être, une amertume délétère.

M. D.

Lettre posthume à mon frère en indignation, Stéphane Hessel

Mon cher Stéphane,
Je me permets de t'adresser cette lettre, que tu ne liras jamais puisque tu es mort dans la nuit du mardi 26 au mercredi 27 février 2013, pour te dire toute mon affection et mon admiration. Tout au long de ma vie, je n'ai pas eu l'occasion de rencontrer l'homme qui a clos cette exceptionnelle aventure qui s'appelle la vie à 95 ans —près d'un siècle— et qui est toujours resté fidèle à ce qu'il a confié un jour : «Moi, dans la vie, j'ai davantage aimé aimer que d'être aimé.»
De plus, je vais m'accorder un double privilège : je vais te tutoyer et m'adresser à mon frère en indignation.
A présent, tu entames ce que tu as qualifié de «grand projet» — la mort — et je suis convaincu que, au cours de l'expérience qui s'ouvre, puisque c'est un grand projet, tu sauras aussi «aimer aimé», dire «oui» et, bien sûr, «NON».
Tu sais, naturellement, combien l'expression qui consiste, tout simplement, à dire «non» est difficile et parfois même inaccessible ; combien les conditions qui permettent l'expression et l'écoute de ce mot simple et indispensable à la vie apparaissent, parfois, impossibles à réunir.
Tu sais, aussi, combien le bégaiement ou le mutisme, le regard voilé ou brouillé sont plus faciles à vivre que la voix claire et le regard perçant ; surtout, ils sont mieux acceptés par ceux que le pouvoir enivre —on se demande bien pourquoi— ici et maintenant ; et ailleurs

aussi. Je peux, cependant, t'affirmer que tu as donné — offert — aux autres plus que n'importe qui en leur disant, au bout de ta superbe expérience, qu'il était non seulement possible mais indispensable de dire «NON» à ce qui est inacceptable.
Tu as su formuler cela, dans un petit texte court, clair, précis et c'était le fameux «Indignez-vous» : «Mais dans ce monde, il y a des choses insupportables. Pour les voir, il faut bien regarder, chercher. Je dis aux jeunes : cherchez un peu, vous allez trouver. La pire des attitudes est l'indifférence, dire «je n'y peux rien, je me débrouille». En vous comportant ainsi, vous perdez une des composantes essentielles qui fait l'humain : la faculté d'indignation et l'engagement qui en est la conséquence.»
Ces propos sont tout à fait étonnants et tout spécialement à partir du pays d'où j'écris cette lettre que tu ne liras jamais ; ici, tous les jeunes, de ce pays si jeune gouverné par des grabataires, disent : «Je n'y peux rien ; je me débrouille» ; peut-être indignés mais jamais engagés et je finis par m'interroger sur la question de savoir si cette indignation sans engagement mérite une quelconque attention.
Propos désabusé, tant cette indignation sans engagement est accablante, qu'il faut cependant dépasser et cela peut se réaliser grâce, aussi, à tout ce que tu nous as dit au bout de ta longue et superbe aventure.

Après «Indignez-vous», tu nous as dit «Engagez-vous» (éditions de l'Aube – mars 2011), puis tu as écrit avec Edgard Morin dans *Le chemin de l'espérance* (éditions Fayard – octobre 2011) : «Nous souhaitons contribuer à la formation d'un puissant mouvement citoyen, d'une insurrection des consciences à la hauteur (de ces) exigences.» Nul doute que l'insurrection des consciences est le premier acte pouvant conduire à l'apaisement puis la reconstruction de relations sociales aujourd'hui extrêmement perturbées par la négation de la liberté individuelle, l'affirmation du communautarisme et l'approfondissement de l'inculture.
Evoquant la situation en France, tu as précisé, avec Edgard Morin, dans le dernier ouvrage cité : «Nous souhaitons que les partis politiques actuels, dont les ressourcements sont taris et se sont, de surcroît, fossilisés acceptent de se décomposer pour une recomposition qui puiserait conjointement à (aux) quatre sources» : la liberté individuelle, l'amélioration de la relation sociale, la fraternité communautaire, l'exigence écologique. Nul doute que de tels propos auraient, également, pu s'adresser à une Algérie politiquement anémiée.
S'indigner, c'est résister et résister, c'est créer ; quel magnifique chemin que celui qui conduit du refus ferme et déterminé à l'imagination créatrice et ton regard critique et constructif, s'il était partagé et vécu, pourrait permettre une

Par Moncef Benouniche*



Stéphane Hessel.

authentique réhabilitation du politique et construire une société où le bien vivre est conditionné par le bon vivre ensemble.
Merci, mon frère en indignation Stéphane ; heureusement que tu es venu, que tu as fait et dit et cela est suffisamment rare pour être souligné.
A présent que ton message a été parfaitement reçu — tu mesures, évidemment, l'immensité des difficultés de mise en œuvre que rencontrent les «indignés» ici, maintenant et ailleurs —, tu peux te consacrer à ton grand projet.

M. B.

* Citoyen démocrate et indigné.